

Si je prends l'escalier au lieu de l'ascenseur, ça compte-tu ?

ou

Le collégien: éléments d'un portrait¹

Jacques Belleau
Conseiller pédagogique
Cégep de Lévis-Lauzon

Tout au long de cette présentation, il sera question de collégiens ou de jeunes adultes que certains auteurs assimilent à des adolescents. Ce n'est pas parce que les collégiens ont atteint l'âge qui correspond au droit de vote qu'ils sont des adultes pour autant. En fait, notre société a allongé la période de l'adolescence qui dure désormais entre dix et quinze ans. Tout au long de cette étape de la vie, le jeune doit acquérir sa maturité physique, sexuelle, intellectuelle et culturelle tout en se débrouillant pour satisfaire aux exigences d'une société qui attend de lui qu'il soit à la fois original et conforme, qu'il soit autonome tout en faisant en sorte qu'il demeure dépendant. En sus, il doit distinguer, à travers nos discours contradictoires, nos intentions réelles². L'élève qui se présente au collégial a un pied dans l'adolescence et un autre dans l'âge adulte. Déjà, cela en fait un être paradoxal dont le niveau de maturité est variable, notamment en fonction de son sexe d'appartenance. Il passe à un autre ordre d'enseignement dont il ne connaît que peu de choses : il l'interprète à partir de ses référents du secondaire ou à travers les perceptions des autres, leurs expériences bonnes et mauvaises. Il est très différents du collégien que nous étions. Ils «... se ressemblent d'un pays à l'autre, leur culture est homogène : ils aiment les sensations fortes, les nouvelles expériences et les voyages d'aventure. Ils veulent profiter de tout immédiatement. Leur mode de connaissance est marqué par la globalité et l'instantanéité et aussi par le manque de méthode de travail ; leur sensibilité et leur imagination sont ouvertes à la création mais beaucoup moins à l'analyse. ³» «Chaque étudiant et étudiante arrive avec une personnalité culturelle, une personnalité intellectuelle, c'est un phénomène nouveau et à mon avis extrêmement prometteur. ⁴ » «Les étudiants d'aujourd'hui sont beaucoup plus actifs, beaucoup plus curieux, ils ont des horizons beaucoup plus larges que les étudiants d'autrefois. ⁵»

Cette différence explique peut-être pourquoi il n'est pas simple d'être un adolescent de nos jours ; l'adolescence est devenue un problème pour nos sociétés, alors qu'auparavant on voyait cet âge de la vie sous un œil plus indulgent.

Ceci étant dit, je vous propose, pour les fins de cette présentation, une série d'éléments qui sont des caractéristiques et des attitudes générales que j'observe

chez bien des jeunes. Ces thématiques ne sont évidemment qu'un prétexte pour parler des jeunes collégiens. Examinons chacun de ces éléments.

Les aspirations spirituelles⁶

Les jeunes ont des aspirations spirituelles. Dans une large proportion, ils croient en Dieu ou à quelque chose d'approchant. Cette croyance n'implique pas la fréquentation des institutions religieuses. En fait, ils n'y croient pas, pas plus qu'ils ne croient aux autres institutions politiques ou sociales. Ils rejettent l'Église en tant qu'institution, car elle est le reflet d'une tradition qui est remise en question, cela étant dans l'ordre des choses pour un adolescent, par bon nombre de collégiens. Les croyances des jeunes sont au niveau des valeurs, de l'humanisme⁷. Ces valeurs orientent leurs choix au quotidien, sans pour autant donner lieu à une action ou à un engagement à portée collective parce qu'ils sont, nous le verrons, foncièrement individualistes. Pourtant, ils manifestent une foi évidente qui est une source d'énergie, un appui. Les jeunes sont en quête d'une réponse à certaines questions fondamentales sur l'homme. Ils sont en quête d'espoir et la foi est source d'espoir dans un monde qui ne manifeste guère sa cohérence. Il suffit de voir la multitude de messages contradictoires qui marquent notre quotidien pour s'en rendre compte. Ainsi, par exemple, on signe d'une main un traité visant la réduction de la pollution atmosphérique et de l'autre, on allège la réglementation environnementale et on autorise l'implantation d'usines productrices de gaz à effet de serre. Les jeunes, qui n'ont pas le cynisme des adultes, sont suffisamment éveillés pour saisir l'incongruité de la situation.

Dans le même ordre d'idée, il n'est pas sans intérêt de noter que les jeunes ont en partage une mythologie, un panthéon de vedettes⁸, des idoles qui influencent leur perception du monde. On observe, par exemple chez les jeunes filles, un accroissement des cas d'anorexie et de sa contrepartie, la boulimie, en réaction aux images de mannequins féminins élancés. Ils ont aussi en partage un lot d'histoires, des légendes urbaines, qui, à l'instar des légendes de notre enfance, viennent structurer l'univers, expliquer les choses⁹. Partant, les référents culturels des collégiens diffèrent de ceux de leurs professeurs. Pour bien des adolescents, Beethoven n'est rien d'autre qu'un Saint-Bernard sympathique.

Au plan pédagogique, ce système de croyances au sein duquel se mélangent le réel et le mythe posent des difficultés importantes. Il faut déconstruire les préconceptions véhiculées par ces croyances pour que l'apprentissage se réalise et s'intègre. Ainsi, par exemple, la création du monde se résume pour plusieurs collégiens, qui ne sont pas nécessairement des fondamentalistes, à ce

qui est écrit dans la Bible, ce qui ne facilite pas la vie aux professeurs de philosophie. Ici, la culture s'oppose à la science. Quel est le rôle du collégial dans ce contexte ? Doit-on rééduquer un élève qui ne partage pas nos convictions ?

Le consumérisme

Dès leur plus jeune âge, les jeunes sont courtisés par les commerçants de toutes sortes et ce ne sont pas les lois qui vont faire obstacle à l'offre de biens de consommation. Chaque saison amène son lot de nouveaux produits. Les jeunes collégiens y sont confrontés. Notre société véhicule des images qui représentent des valeurs, des attitudes, des choix de vie. Porter telle ou telle marque de vêtements signifie telle ou telle chose. Les jeunes adhèrent à cela, ils projettent une image, celle qu'ils souhaitent nous faire voir, les valeurs auxquelles ils disent prêter foi. En juin 2000, un reportage télévisé portait sur les chaussures à semelles compensées que la mode imposait comme standard pour l'été. Les jeunes filles interrogées par le reporter avouaient que c'était là des chaussures inconfortables ; certaines disant même s'être blessées en les portant. Pourtant, elles continuaient à les porter car c'était là une nécessité, il fallait suivre la tendance.

Les jeunes consomment, ils constituent un groupe cible pour les publicitaires et les commerçants. Ils font l'apprentissage de la consommation très tôt. Graduellement, ils apprennent à distinguer ce qui permet d'accroître la notoriété sociale, la popularité. La consommation a aussi un effet particulier, elle crée l'illusion. Ainsi, les jeunes qui fument ont un comportement réservé aux adultes ce qui est à la fois une manière de contester l'ordre établi tout en laissant entendre qu'on souhaite y adhérer¹⁰ ce qui est typiquement adolescent. Aux Etats-Unis, on observe de plus en plus des cas de puberté précoce qu'on associe à différents facteurs, dont l'un a trait à l'impact de la société de consommation sur la psyché des jeunes filles¹¹.

Il n'est pas sans intérêt de constater que les jeunes marginaux de nos sociétés créent des modes, notamment vestimentaires, qui sont récupérées. Tout cela s'inscrit dans un processus commercial qui, pour survivre, impose l'éphémère ; les jeunes sont entraînés dans un mouvement perpétuel. Les jeunes passent d'une mode à l'autre, sans transition. Un sociologue de la communication parle de zapping intellectuel lorsqu'il traite des jeunes. Il utilise cette expression pour bien marquer la dynamique du changement des jeunes qui, si cela est à la mode, vont être près de la nature et porter des vêtements aux couleurs de terre pour, lors de l'apparition d'une nouvelle mode plus technologique, passer aux vêtements de couleurs vives, voire fluos, tout en adhérant

aux valeurs associées à ces modes. Le prêt à porter idéologique des jeunes est assez déconcertant pour un adulte.

Notons au passage que l'école, au sens large du terme, entre en compétition chez les jeunes, avec la quête des moyens de satisfaire les besoins de consommation. À cet effet, on constate que la proportion de collégiens occupant un emploi tend à croître au fil des ans.

La parole n'occupe pas une place importante dans l'univers des jeunes. Les mots ont un sens utilitaire pour désigner, et encore, les objets, les choses. L'expression de la pensée et des émotions passe ailleurs, dans d'autres formes de communication plus picturales, plus rythmiques. Ils ont un rapport physique à la musique, ils vivent dans un univers marqué par les sensations qui expriment l'émotion. La musique les amène à se couper du réel, à vivre une pratique d'écoute rappelant l'autisme. La danse, dans certains contextes comme les rave, donne lieu à des manifestations qui peuvent mener à un état de transe. La pratique de certains sports¹² suscite aussi des sensations d'un autre ordre, des sensations fortes. La consommation de drogues s'inscrit aussi dans cette perspective. En fait, je serais tenté de situer cela dans un contexte d'exploration, une exploration des limites physiques et psychiques. Un auteur affirme que «la passion du risque devient un événement qui crée un repère identitaire», une façon de définir ce qu'on vaut, de donner du sens¹³.

Les jeunes sont donc images, ils perçoivent, pensent et vivent en images. Le vidéo-clip est une belle illustration de cela. Les compagnies de disques se servent du clip pour mousser la vente de disques. Sur un album donné, on met d'abord sur une chanson, puis quelques temps plus tard, sur une autre, de manière à maintenir l'intérêt. L'histoire que nous propose la chanson est mise en images. On ne sollicite pas l'imagination, ce n'est pas là le but. L'objectif est d'associer l'artiste à une image, de créer une sorte de mythe qui fera vendre des billets de spectacles, des produits dérivés, des disques.

De cet exemple on pourrait être tenté de conclure que l'on agit ainsi parce que les jeunes ont peu ou pas d'imagination. Pourtant, les jeunes ont de l'imagination. Ceux qui les côtoient vous diront qu'il l'utilise afin de créer, d'anticiper, de jouer, autant de situations les incitant à utiliser et à exploiter leur imagination¹⁴. Or, si cela est vrai, comment expliquer que les jeunes éprouvent des difficultés à mettre des apprentissages en lien ? En fait, si la motivation nécessaire à la réalisation du travail est présente, l'imagination peut être utile dans un processus d'intégration des apprentissages. Pourtant, cela ne marche pas toujours, car c'est la capacité d'analyse

qui importe et, c'est en cette matière que les jeunes éprouvent de la difficulté.

L'explication est relativement simple. L'image, c'est la simultanéité par opposition à la séquence. Cela explique peut être la difficulté qu'ils éprouvent avec certaines matières impliquant l'analyse dans le processus de résolution de problèmes. Les jeunes ne voient que l'ensemble du portrait. L'impression première, l'idée maîtresse guide l'action. Si, de prime abord, ils ont le sentiment de leur incompetence, ils perdent confiance.

Au plan pédagogique, il nous faut nous adapter. En tout premier lieu, il paraît évident que l'on doit exploiter l'image, faire image, illustrer, aller au-delà des mots. L'approche magistrale doit être revue, les méthodes actives explorées, si on veut conserver son sens à l'institution scolaire. Le recours à la technologie peut soutenir la pédagogie. Les jeunes eux-mêmes nous pistent vers cette solution. Il suffit de les laisser libres d'utiliser les technologies pour présenter leurs travaux, de les voir exploiter l'ordinateur et le projecteur multimédia. La technologie constitue aussi une solution en matière d'aide à l'apprentissage, en personnalisant la relation maître-élève, en l'inscrivant en dehors du milieu social qu'est la classe. Cela permettrait d'évacuer l'aspect compétitif découlant de l'évaluation des apprentissages telle que nous la pratiquons, pour donner tout son sens à l'aspect formatif de l'apprentissage et de l'aide à l'apprentissage.

Nous conviendrons que l'école s'appuie beaucoup sur l'expression écrite. Or, l'écrit ne correspond pas au mode de communication privilégié des jeunes, ce qui explique sans doute le peu d'attention qu'ils portent à la qualité de leur langue¹⁵. Ils exploitent l'écrit, c'est évident, mais le respect du code grammatical ou de la syntaxe ne les préoccupe pas. Ils ont tendance à écrire comme ils parlent : au son. Il suffit d'assister ou de participer à une session de «clavardage» («tchat») pour s'en convaincre. Les mots sont tronqués, l'orthographe est une réalité inconnue et je passe sous silence les anglicismes (full l'fun, cool, trippant...) qui émaillent cette session de babillage électronique ou leur conversation quotidienne. Ce constat sur la qualité de la langue se reflète dans les résultats de l'EUJ (épreuve uniforme de français), qui mettent en évidence que le critère le plus faible, a toujours trait à la qualité de la langue¹⁶.

La lecture ne va pas beaucoup mieux. Le livre n'a aucune valeur symbolique pour les jeunes. On l'évalue en fonction du nombre de pages, de la taille des caractères d'imprimerie, de la présence d'illustrations et de ses dimensions. L'auteur n'occupe pas une place importante ; le titre, ou éventuellement la page couverture, servent de référents. Lorsqu'il est question de littérature, les jeunes

réfèrent à des données quantitatives : «j'ai lu un livre de 384 pages» ou «le prof. nous demande de lire trois gros livres au cours de la session». Certains genres attirent un peu plus les jeunes. Des auteurs comme Stephen King sont connus et lus par les collégiens. Il faut faire un lien avec le besoin qu'ont les jeunes de mesurer leurs limites, de connaître le frisson qui est absent du quotidien et qu'il faut simuler.

Le rapport à la langue des collégiens est désolant, inquiétant pour des adultes qui ont un lien étroit avec cet outil de communication. Pourtant, la littérature rejoint les jeunes autrement. Victor Hugo donne lieu à un grand spectacle, Shakespeare fait des malheurs au cinéma, Jules Verne devient auteur d'une série télévisée et je passe sous silence l'adaptation à la sauce Disney des contes qui ont marqué notre enfance. Il y a là un danger important. Pour nos parents, ce qui était écrit dans le journal était équivalent à une vérité d'évangile. On peut dire que les jeunes vivent une relation semblable avec l'univers visuel. Pourtant la réalité d'une œuvre littéraire au cinéma est tronquée, adaptée. Ainsi, ceux qui ont vu le film «Gladiateur» au cours des derniers mois, croiront que César Commode est mort dans l'arène, frappé par le général Maximus. Or, la réalité est toute autre. César Commode est mort assassiné par sa maîtresse qui mettait fin à un règne d'un peu plus de dix années, alors que le film nous laisse croire à un règne plus court. Quant au général Maximus, il ne fut jamais gladiateur, mais historien. Un professeur d'histoire ancienne aura bien de la difficulté à rétablir les faits.

La langue donne accès à la connaissance. Une recherche effectuée au Collège Brébeuf, il y a quelques années, a mis en évidence le lien existant entre la maîtrise de la langue et l'échec en mathématique. Un concept, un mot peut prendre un sens différent selon le contexte, cela nous le savons tous. Pourtant, bien des collégiens n'ont pas développé cette sensibilité au champ sémantique que peut avoir un mot. Si c'est vrai pour des mots d'usage courant, qu'en est-il pour des concepts simples ou subtils qui sont moins usuels ? La question de la langue demeure posée et les pistes de solutions sont plutôt rares. Je doute que l'Académie française en vienne, avant plusieurs décennies, à une simplification de la langue, ce qui signifie que nous devons «faire avec». Notre pouvoir de conviction ne suffira sans doute pas pour amener les jeunes à faire de la langue une priorité. Je crois cependant que si nous jouons le jeu d'une manière plus subtile, c'est-à-dire en créant un nouveau conformisme, en exploitant habilement certaines situations (par exemple Le Soleil collégial) ou des occasions d'écriture (concours Critère), nous pourrions renverser la situation. À tout le moins, il nous faut éviter de trop dramatiser les écrits d'un jeune qui exploite l'écrit pour exprimer une violence contenue, résultant de trop nombreuses rebuffades. Des

histoires comme celles de «storyboy»¹⁷ ne contribuent guère à rendre l'écrit intéressant pour les jeunes.

L'immédiateté

La conséquence du consumérisme, c'est l'immédiateté. Le besoin se manifeste, il importe de le satisfaire le plus rapidement possible. La planification est le plus souvent à court terme, à très court terme. On dira que les perspectives d'avenir des jeunes peuvent expliquer en partie cela. L'avenir, c'est un emploi précaire pendant dix ou quinze ans, un emploi régi par une clause orphelin, un emploi à la merci des lois du marché de l'économie mondiale. On est loin du «bon boss» et de la «bonne job à vie permanente». Mais dire cela, c'est leur prêter un regard en avant, ce qu'ils ne font pas. Le quotidien leur suffit ; abandonner un cours règle un problème immédiat, un inconfort. On se souciera de la conséquence, lorsqu'elle se présentera.

Qui n'a pas entendu les jeunes collégiens se plaindre de la charge de travail qu'ils doivent vivre en fin de session ? Qui n'a pas entendu les professeurs répondre que le travail à faire avait été annoncé en début de session, afin de permettre aux élèves de planifier ? En fait, les professeurs, les professionnels et les gestionnaires des collèges veulent bien faire. Ils agissent en cohérence avec leur mode de pensée rationnelle. La planification s'inscrit dans ce cadre : elle segmente et séquence les actions. Or, les jeunes sont ailleurs. Ils ont, nous l'avons dit, un mode de pensée différent, plus simultané. A un moment précis, qu'y a-t-il à faire ? C'est là la question. Dans ce contexte, il y a hiérarchisation, le choix se faisant non pas en regard de l'importance, mais de l'intérêt de la tâche à accomplir. Ne serait-il pas pertinent de revoir notre approche en matière de planification et d'adopter une stratégie des petits pas, une stratégie de casse-tête, une stratégie évolutive qui segmente le travail à faire ? Ainsi, lorsqu'une tâche s'inscrit sur une session, n'aurait-on pas avantage à diviser le travail et à demander la production d'une médiagraphie, de fiches de lecture, d'un plan de travail, avant d'exiger la production d'un écrit. À partir de là, il serait possible d'amener graduellement les élèves à développer leurs habiletés de planification.

Soulignons au passage que le système scolaire ne contribue guère, tant au primaire qu'au secondaire, à développer cette habileté de planification et ce même si, paradoxalement, le parcours de l'élève s'inscrit dans une séquence qui organise tout. Il ne tire pas profit de cela, n'intègre pas puisque que ce sont les autres qui le font pour lui.

La facilité

La modalité de l'immédiateté est la recherche de la facilité. Aujourd'hui, tout vient facilement. L'acquisition d'un bien de consommation est toujours possible : facilités de paiement, accès facile au crédit¹⁸. Un obstacle se dresse, un règlement existe ; il n'est généralement pas vu comme s'adressant à nous. Les adultes¹⁹ illustrent cela sur une base régulière, tout en demandant aux jeunes de respecter les règles. Ils ne sont pas dupes de nos messages contradictoires. Les jeunes vivent cette réalité depuis leur enfance. Ils ont la vie facile. Ils se rendent à l'école en autobus scolaire, ils profitent du niveau de vie de leurs parents. Ils ont tendance à chercher le truc, non pas à comprendre. Que faut-il que je fasse dans ce cas précis, nous demandent-ils. Lorsqu'un problème semblable est posé, ils sont souvent incapables de procéder au transfert, parce qu'ils essaient d'appliquer la même recette sans l'adapter, sans passer par l'analyse. Pourtant, par ailleurs, lorsqu'on exige d'eux des choses, lorsqu'ils ne perçoivent pas d'échappatoire, ils accomplissent la tâche requise.

La facilité induit des comportements d'apprentissage de même nature. Quand il suffit de pousser un bouton ou de tourner un robinet pour obtenir à boire, on perd de vue l'origine du produit, sa rareté, l'énergie requise pour le produire, etc. Quand il suffit d'utiliser une commande à distance pour changer de chaîne ou régler le volume du téléviseur ou du lecteur CD, on perd de vue l'effort requis pour réaliser certaines choses. Il en est de même pour l'effort physique qui n'est pas valorisé dans notre société. Quand il en est ainsi au quotidien pour bon nombre de choses, on est tenté d'avoir de semblables attentes en matière d'apprentissage. La culture de l'effort n'est pas «tendance». Récemment, les professeurs d'Éducation physique du Cégep de Lévis-Lauzon ont introduit une obligation de résultat afin de témoigner de l'atteinte de la compétence du troisième ensemble qui porte sur la prise en charge autonome d'un programme d'activité physique dans une perspective de santé. Une mesure de la condition physique est prise lors du premier ensemble suivi par l'élève, une seconde dans le cadre du second cours et une troisième au terme de l'ensemble III. La démarche est jeune. On constate cependant que près de 60% des élèves ont vu leur condition physique se détériorer, si on se fie aux mesures prises au début du second cours. Cela signifie que si nous étions au terme de la séquence, le taux d'échec en éducation physique serait considérable... C'est assez inquiétant. Nous croyons cependant que les élèves réagiront devant la perspective de l'échec et le travail de sensibilisation des professeurs.

La recherche de la facilité est l'un des obstacles importants en matière d'apprentissage. Pourquoi accomplir un travail qui ne compte pas ? Pourquoi faire tous les problèmes lorsqu'on a compris le premier ? Pourquoi ne pas demander à quelqu'un de faire à sa place

le travail de philosophie ? Cela nous questionne beaucoup et nous interpelle tous. Tenir le discours des exigences minimales est dur, parce qu'il implique qu'on y tienne, quoiqu'il advienne. Si tous les professeurs du collégial se mettaient à refuser les travaux rédigés dans un français douteux, au lieu d'enlever 5% ou 10%, que croyez-vous qu'il adviendrait ? Les jeunes seraient vite à la recherche de solutions alternatives. Un exemple illustrera mon propos. Nous avons, au Cégep de Lévis-Lauzon, il y a quelques temps déjà, modifié la PÉA afin de rendre préalable au cours porteur de l'intégration et de l'ÉSP, la réussite des cours des sessions précédentes, y incluant ceux de la formation générale. L'effet a été immédiat. Un programme a vu son taux de diplomation passer de 15% à 45% de ce seul fait. Auparavant, les élèves ne complétaient que la formation spécifique qui était équivalente à trois AEC, qu'ils obtenaient facilement. Je crois sincèrement que nous devons poser des exigences claires à nos élèves et y tenir. Notre tâche d'éducateurs est simple, nous devons fournir des repères, agir en guide et en médiateur entre le monde réel et le collégien. La complaisance n'a pas sa place, les jeunes ont besoin qu'on les écoute et que cette dernière s'actualise en des actions structurantes, éduquantes.

Les jeunes sont passés maîtres dans l'art de la négociation, voire de la manipulation. Ils cherchent la faille qui fera en sorte d'atténuer, voire d'annuler la tâche à réaliser. Pour obtenir quelque chose, pour rejeter une responsabilité, la négociation a cours. Aux yeux de nombreux élèves, l'échec dépend des autres. Il appartient aux professeurs de faire réussir les élèves.

Il faut cependant éviter d'imposer, il importe d'expliquer le pourquoi des choses. C'est ainsi que les règles seront discutées avant d'être acceptées, l'imposition extérieure au clan, ne fonctionne pas.

L'individualisme

L'individualisme est l'un des comportements que les jeunes ont retenu de notre société. Le chacun pour soi de nos collectivités, l'aveuglement des grandes corporations illustrent bien cela et les justifient d'agir de la sorte. Les valeurs de coopération et d'engagement n'ont pas la cote. Certains programmes, par exemple celui de Sciences de la nature ou celui d'Informatique, regroupent plus d'individualistes que certains autres, ne serait-ce qu'à cause des contingences d'admission dans quelques facultés universitaires qui obligent les jeunes à la compétition, ou des caractéristiques mêmes de la profession. À cet effet, on pourrait s'interroger sur certaines de nos valeurs collectives. Nous observons que notre système de santé est malade de ses médecins qui ont une vision affairiste de leur pratique. Cela ne découle-t-il pas de notre mode de sélection des candidats

à cette formation ? Si nous optons pour des candidats qui ont, ce qu'on appelait dans le temps, «la vocation», est-ce que les choses iraient mieux ? Le discours de la formation, que j'entends, ne parle guère des aspirations personnelles, du bonheur associé à l'accomplissement d'une tâche qui passionne. On vante plutôt les salaires et les conditions de travail. Les jeunes collégiens sont dans l'obligation d'arbitrer, et ce, rapidement, entre le souhaité et le souhaitable. Ils n'ont pas droit à l'erreur, car elle coûte cher.

En matière de pédagogie, cela pose des difficultés. Les jeunes ne risquent guère. Tout apprentissage donne lieu à une évaluation sommative. L'erreur, qui est partie intégrante à tout processus d'apprentissage, est pénalisée. Qui plus est, elle est pénalisée à deux reprises en cas d'échec avec les mesures de la réussite (la taxe à l'échec).

Comment à dix-huit ans, au seuil de l'âge adulte, faire un choix qui engage une vie, alors qu'on a une idée assez vague de ce qui s'offre à nous ? Comment faire un choix aussi important dans le contexte d'une société au savoir dynamique, qui se renouvelle à un rythme accéléré ? De nouvelles disciplines naissent régulièrement, d'autres disparaissent. Comment s'y retrouver quand on n'a pas les outils pour le faire ? Le collégial a longtemps été un milieu permettant la maturation vocationnelle. Aujourd'hui, de nombreuses règles font en sorte que ce n'est plus possible.

Il y a quelques années, le Conference Board du Canada publiait un profil de l'employabilité, dans lequel figurait en bonne place la capacité de travailler en équipe. Pourquoi donc ? En fait, les personnes qui accèdent au marché du travail ne savent peu ou pas travailler en équipe. Ils ont une approche Tayloriste du travail en équipe, chacun accomplissant sa partie. Or l'équipe, c'est plus que cela, c'est enrichir le travail de l'autre de sa personnalité. L'équipe, c'est plus que la somme de ses membres. Cet apprentissage, car il y a là un apprentissage à faire, quand est-il pris en charge dans notre système scolaire ? Nulle part. On demande aux jeunes de travailler en équipe, en espérant qu'ils découvriront les secrets de l'équipe. Évidemment, cela ne se produit pas ! Comment s'étonner par la suite de découvrir que les jeunes ne croient pas au travail d'équipe, qu'ils sont individualistes. Le travail d'équipe véritable est une perte de temps. Pourtant, trop souvent peut-être, dans nos salles de classe, on a recours au travail d'équipe. Si c'est une bonne façon de diminuer le fardeau de la correction, c'est aussi une excellente manière de justifier l'opinion des jeunes sur le travail d'équipe, de les conforter dans leur individualisme.

Le conformisme

Individualistes, les jeunes sont paradoxalement grégaires. Ils vivent en clan. Un clan qui partage les mêmes valeurs, un espace de conformité. Le clan, la gang, détermine les comportements, fixe des rites de passage : le tatouage, le «body piercing»²⁰ illustrent bien ce besoin. On voit souvent des jeunes, membres d'un clan, choisir le même programme et le même collège que le chef de clan. La dépendance est désastreuse. Lorsqu'un jeune suit son clan, il est susceptible d'éprouver des difficultés d'apprentissage. Cela explique peut être certains comportements qu'on observe en classe. de nombreux élèves éviteront de poser des questions pour ne pas avoir l'air «têteux», même si cela signifie qu'ils n'auront pas compris les explications du professeur.

On observe aussi qu'un certain nombre de jeunes sont des exclus, des «rejets». Ils voudraient bien adhérer à un clan, mais on ne veut pas d'eux. Les exclus finissent par éprouver toutes sortes de difficultés liées, par exemple, à l'estime de soi. Ils deviennent des victimes et, parfois, ils en ont assez et ils se révoltent. Pour moi, Littleton se situe dans cette perspective. La marginalité est une réalité difficile à accepter par les jeunes collégiens. La marginalité, pour être vécue, signifie une prise de conscience de son autonomie, de son identité propre et cela n'est pas simple²¹. Notre responsabilité d'éducateur est interpellée, une responsabilité difficile à assumer. A tout le moins, nous devons être attentifs.

Il faut bien le dire, notre société crée ses marginaux par l'exclusion économique, sociale ou culturelle. En éducation, nous faisons de même en refusant de reconnaître l'individu, en ayant recours à des approches pédagogiques qui ont pour prémisses l'homogénéité des groupes d'apprenants. Or, rien n'est plus faux. S'ils ont en partage certains intérêts ou certaines attitudes, ils sont tous très différents dans leur manière d'apprendre, tout en ne maîtrisant pas les mêmes connaissances et les mêmes habiletés. C'est dans ce contexte que nous sommes invités à explorer le champ de la pédagogie différenciée.

Dans le même ordre d'idée, convenons que si la tâche à accomplir n'a pas une certaine utilité pour le jeune, si elle entre en conflit avec autre chose, elle ne sera pas accomplie. L'utilité prend différentes couleurs : accumuler des points, répondre à une exigence, obtenir un droit, etc... Rarement, une tâche sera accomplie gratuitement, pour la beauté du geste. Ce constat ne fait que renforcer l'invitation qui nous est faite de proposer des apprentissages signifiants, des apprentissages qui font sens ce qui a nécessairement des répercussions sur les contenus livrés, le sens de ce qu'on veut livrer et la façon de le livrer.

La quête d'autonomie n'est pas une véritable priorité pour les jeunes. Pourquoi remettre en question l'adhésion à un groupe qui propose une réponse à des besoins de base tels l'affection et la sécurité ? Pourquoi quitter le milieu familial et vivre l'apprentissage de l'autonomie ?

Pistes de réflexion

Ce qui précède peut être entendu de deux manières différentes. On peut prendre cela d'une manière négative et y voir une critique acerbe des jeunes et de leur inadaptation à l'environnement collégial. On peut aussi voir cela d'une manière positive et y voir la capacité d'adaptation des jeunes à notre société. Dans ce contexte, c'est le monde des collègues qui est inadapté aux jeunes qu'il doit former. Laquelle des ces deux perspectives faut-il privilégier ? Pour ma part, je tend à croire que ce sont les établissements collégiaux qui tardent à s'adapter aux jeunes et à leurs besoins.

Les jeunes nous invitent à changer, à évoluer. Je prends pour exemple la spontanéité et le franc parler des jeunes. Avec la relation à l'image qui caractérise leur expression verbale, ils expriment leur perception de la réalité. Dans le même temps, notre société tend à favoriser le développement d'un langage «politically correct». Or, les jeunes sont bien loin d'être «politically correct», au contraire.

Récemment, je lisais que les adultes québécois passaient deux fois moins de temps à fréquenter l'Internet que leurs jeunes qui étaient, à ce chapitre, bons premiers au pays. Au delà du type de travail que chaque groupe y fait, c'est le rapport à la technologie qu'il importe d'étudier. Pour un adulte, l'Internet et l'informatique sont souvent un mal nécessaire, une nécessité professionnelle. Pour les jeunes, l'Internet et l'informatique constituent un moyen de communication, une commodité de la vie contemporaine comme le fut le téléphone ou la radio à une autre époque. Or, dans nos collèges, que faisons-nous ? Sommes-nous attentifs à cette réalité ? Dans mon collège, trois admis sur quatre en provenance du secondaire sont en mesure d'utiliser un logiciel de traitement de texte ; sept sur dix se disent familiers avec l'informatique, alors que six sur dix ont accès à un ordinateur à la maison ; de ce nombre, plus de la moitié a accès à Internet. Je doute que l'informatique ait atteint un tel niveau de pénétration au sein du corps professoral et que partant, ces derniers soient en mesure de percevoir l'intérêt et la pertinence de l'informatique dans le processus d'apprentissage ou d'aide à l'apprentissage. Ainsi, par exemple, saviez-vous que l'informatique peut s'avérer fort utile à un dyslexique ? En effet, comme le logiciel de traitement de texte souligne les fautes d'orthographe, il vient soutenir la personne en compensant son handicap. C'est plus qu'une différence

de perception, c'est le rapport au monde qui diffère. Pour les jeunes, les frontières géographiques ou politiques perdent leur signification. Leur univers culturel est semblable à celui d'un autre jeune occidental. Le brassage des populations et l'immigration font aussi en sorte de faire éclater notre «mono-culture» qui se métilise de l'apport des nouvelles communautés.

En fait, je crois qu'il importe d'éviter de porter des jugements sur les jeunes et leurs actions. Ainsi, il est facile de mettre l'emphase sur la violence des jeux informatiques et l'impact potentiel que cela peut avoir sur une minorité de jeunes. On néglige alors les impacts positifs : apprentissage d'une langue seconde, développement de capacités intellectuelles comme l'extrapolation, développement d'habiletés motrices, mise en œuvre d'habiletés de recherche et de communication, etc. Il en est de même pour l'écoute de la télévision. Si l'écoute se limite à certaines chaînes musicales ou à certaines émissions orientées sur le voyeurisme, on peut s'inquiéter. Mais, je constate que la télévision offre des occasions de développement des jeunes. Ainsi, par exemple, on arrivera difficilement à faire lire «David Copperfield» aux jeunes, mais ces derniers l'écouteront à la télévision avec plaisir, comme ce fut le cas à l'été 2000.

Lorsqu'on prend le temps de regarder au-delà de l'image que les jeunes projettent, une image, qui faut-il l'avouer, dérouté, provoque parfois, on découvre la naïveté, le besoin d'amour, la soif d'apprendre, le goût d'être utile. Plus je les côtoie, plus il me paraît évident que nous devons respecter leur mode d'apprentissage de l'autonomie, en leur apprenant à gérer leur liberté dans une approche qui l'encadre. On ne devient pas autonome et un homme libre, du seul fait de passer au collégial. C'est pourtant ce que nos actions laissent croire. Au lendemain d'un secondaire qui laisse peu de liberté, notamment au plan de l'apprentissage, les collègues paraissent comme une oasis pour qui rêve de cette liberté. Or, sans un guide, il est fort à parier que plusieurs périront, parce qu'ils n'auront pas trouvé le point d'eau.

Cela m'amène à dire quelques mots des professeurs qui auront à côtoyer ces jeunes. Je crois, dans un premier temps, que les professeurs doivent être des tuteurs plus que des enseignants. Ils ont à guider, à accompagner, à encadrer, plus qu'à professer ou enseigner. Ils doivent être des spécialistes de l'apprentissage plus que des maîtres aux savoirs disciplinaires étendus. Les approches pédagogiques traditionnelles qui s'appuient sur un maître dispensateur doivent faire place à des classes s'inspirant de la coopération, d'une dynamique d'apprentissage qui individualise les cheminements scolaires. À cet effet, nous nous efforçons de structurer des programmes, de les normaliser, tout en sachant très bien que seule une

minorité d'élèves suivra cette séquence. Alors pourquoi le faisons-nous ?

En 1994, la National Education Commission on Time and Learning publiait un rapport dont l'une des conclusions importantes était qu'il faut faire en sorte de faire éclater le carcan du temps qui fait que l'apprentissage est prisonnier du temps²². Pour des raisons techniques, nos institutions structurent des temps d'apprentissage, l'année scolaire ou la session. Or, ce sont là des réalités qui ne respectent pas le rythme d'apprentissage d'une majorité d'élèves. Certains pourraient satisfaire aux exigences d'un programme en deux fois moins de temps qu'un autre. Pourtant, cet élève est contraint, au collégial, à une session de quinze semaines alors que, par ailleurs, quelques élèves échouent, faute de temps parce qu'ils sont plus lents à saisir, leurs acquis préalables étant moins intégrés. Ils reprendront tout le cours, alors qu'une dynamique plus respectueuse de leur apprentissage aurait prolongé le temps d'apprentissage de quelques semaines avec, pour conséquence, le succès. Tout cela est coûteux au plan économique. Mais, c'est au plan humain que les coûts sont les plus élevés. La motivation en prend un coup lorsqu'on a l'impression de perdre son temps ou, à l'autre extrême, quand on croit qu'on manquera de temps. Dans ce dernier cas, l'estime de soi est aussi affectée. La conséquence est le décrochage²³.

De tout temps, il me semble, les jeunes générations ont interpellé leurs aînés afin de faire avancer la société. Le mode d'interpellation varie selon l'époque. En mai 68, la jeunesse française a pris la rue. Vers la même époque, au Québec, nous manifestions pour la préservation du caractère français de notre société. Les jeunes manifestent autrement le rejet de certaines réalités sociales. Ils adoptent un mode de contestation sourd, non-participatif. Ils décrochent. Qui plus est, comme le dialogue intergénérationnel est rendu difficile par la divergence des modes d'expressions privilégiés par chaque interlocuteur, il devient difficile aux deux groupes de se rejoindre.

Je crois fermement que les collèges devront, au cours des prochaines années, modifier bien des choses, notamment en terme de pédagogie, afin de mieux répondre aux besoins des jeunes. Ces changements fondamentaux impliquent la remise en question de certaines de nos pratiques et il nous appartient d'initier les changements requis.

Je vous remercie de votre accueil²⁴.

¹ Ce portrait n'a rien d'une enquête sociologique. Il s'appuie sur des sources documentaires, des observations et des rencontres

avec des élèves. On peut dire qu'il s'agit d'un portrait impressionniste.

² La réapparition du vouvoiement dans certaines écoles est typique de cette réalité. Il faudrait cependant être sûr que l'outil est approprié. Le vouvoiement n'est-il pas plutôt la manifestation d'un malaise entre les jeunes et le milieu de l'éducation ?

³ Cartier, Michel. *La nouvelle société du savoir et son économie*. www.mmedium.com, oct. 1999, p. 22. Voir aussi Cartier, Michel. *Le nouveau monde des infrastructures*. Montréal, Fides, 1997. pp. 104 à 115.

⁴ Cette affirmation est de Guy Rocher qui a une carrière d'enseignant de plus de 40 ans. *Le Québec de demain, à partir de sa démographie*. Conférence prononcée à l'Institut d'administration publique du Québec le 19 octobre 2000.

⁵ Ibidem.

⁶ Cette section pourrait être illustrée de nombreux exemples tirés de : *Éthique, spiritualité et religion au cégep*. Rapport d'une recherche du Comité catholique du Conseil supérieur de l'éducation. Ste-Foy, 1992. 112 p.

⁷ La mode gothique réfère partiellement à cette quête. Les univers qui y sont associés, la magie blanche par exemple, sont porteurs d'un référentiel particulier, de valeurs plus humaines.

⁸ L'aspect particulier de ce panthéon est l'insistance que l'on prend à mettre en évidence des personnes qui n'ont pas complété leurs études, qui se sont faites elles-mêmes. Un autre groupe est composé de personnages fabriqués afin de rejoindre un segment particulier du marché cible.

⁹ Récemment, mon ado me disait que dans son groupe on affirmait que chez PFK la viande qu'on servait n'était pas du poulet et ce parce que le mot «poulet» n'apparaissait plus dans le nom de l'entreprise. Si on avait retiré le terme «poulet» c'était sans doute parce qu'on ne servait plus de poulet ! D'ailleurs il y en avait une qui connaissait pas quelqu'un qui avait entendu dire que...

¹⁰ Les messages contradictoires autour de la consommation de la cigarette sont nombreux. Ainsi, il est interdit de vendre du tabac aux jeunes de moins de 18 ans, mais rien ne leur interdit d'en consommer. Autrement dit, tu n'as pas le droit d'acquérir un bien, il est dommageable pour la santé, mais je ferme les yeux si tu réussis à contourner la loi.

Aux Etats-Unis une étude publiée en 1991 dans le *Journal of the medical association* estime que Joe Camel (personnage d'un marchand de tabac) était plus populaire auprès des écoliers que Mickey Mouse. *L'Actualité*, 15 octobre 1999. p. 82.

¹¹ Lemonick, Michael, D. «Teens before their time», in *Times*. 30 octobre 2000. pp. 42 à 48.

¹² Le sport extrême se décline de différentes manières. Ainsi, par exemple, je crois qu'il pourrait être pertinent d'assimiler à un sport extrême la contestation organisée comme celle vécue lors du Sommet des Amériques par les Black bloc par exemple.

¹³ Cyrulnik, Boris. *Les métamorphoses du désir* in *Nouvel observateur*, hors série Les nouveaux ados. (sd), p. 13. Si vous avez l'occasion de mettre la main sur cette publication vous y trouverez une quarantaine de courts textes qui dressent un portrait tout à fait pertinent des adolescents d'aujourd'hui.

¹⁴ Léon Bernier, chercheur à l'INRS-Culture et Société, constate que beaucoup de jeunes trouvent une voie stimulante dans l'étude des arts, un lieu de rencontre de la nécessité et du plaisir. En fait, les études en arts contribuent à retenir aux études un certain nombre de jeunes qui autrement

décrocheraient. «Attention ! Jeunes au travail ! Millénaire en construction». *Réseau*, hiver 2001. pp. 14 et 15.

¹⁵ Je dirais qu'il faut arriver à faire comprendre aux jeunes que la maîtrise de l'écriture est l'une des clés de la liberté. Il faut aussi les convaincre que l'écrit n'est pas mort avec la prolifération des moyens électroniques, au contraire, L'écrit reprend de la vigueur.

¹⁶ L'exemple est un puissant outil pédagogique. Lorsqu'un professeur ne prête pas attention à la qualité de la langue dans ses notes de cours, dans son écriture, au tableau ou ailleurs, il passe un message aux élèves, un message contradictoire entre les attentes du milieu manifestées dans les politiques de valorisation de la langue, les devis de la formation générale et les objectifs standards de nombreuses compétences.

¹⁷ Pour bien situer cela, rappelons que depuis décembre 2000, un jeune ontarien de 16 ans a des démêlés avec la justice après avoir lu, dans le cadre d'un cours d'art dramatique, un texte dans lequel il menaçait de mort d'autres élèves qui l'avaient battu. *Le Soleil*, 28 avril 2001, p. A 29.

¹⁸ Selon la Fédération des ACEF, les jeunes âgés entre 18 et 24 ans ont en moyenne 1,5 cartes de crédit. La carte de débit initie les jeunes (la carte de crédit ne peut être octroyée qu'à une personne majeure) à «l'argent de plastique». L'obtention d'une carte de crédit devient un acte social, une sorte de rite de passage.

¹⁹ En agissant ainsi, les adultes se comportent en adolescents (*adulescents*) ce qui ne simplifie pas le travail de maturation sociale attendu des adolescents.

²⁰ Ces deux exemples illustrent aussi que le corps est un instrument de communication, un lieu de l'expression. D'autre part, il faut aussi voir dans ces modes ou ces façons d'être une tendance à l'indifférenciation des sexes. Si, dans nos sociétés occidentales, le tatouage était, au cours des dernières décennies, le fait des hommes et le port d'anneaux aux oreilles, l'apanage de femmes, il faut bien constater que les deux sexes s'échangent de plus en plus ces attributs décoratifs. On constate aussi que de plus en plus d'hommes procèdent à l'épilation de leurs corps et consomment des soins corporels. Qui plus est, la mode propose aux hommes le port de certains vêtements jusque là confinés à l'univers féminin, le paréo par exemple.

²¹ Daniel Goleman, le psychologue qui nous a proposé deux ouvrages sur l'intelligence émotionnelle, fait état de recherches qui démontrent qu'un peu partout dans le monde, on observe une aggravation des problèmes psychologiques des adolescents : dépression, violence et échec scolaire. (Cf. Goleman, Daniel. *L'intelligence émotionnelle 2*, Paris, J'ai lu, 2000. P. 22).

²² Le Conseil supérieur de l'éducation faisait le même constat dans un avis paru en avril 2001, ayant pour titre : Aménager le temps autrement. Une responsabilité de l'école secondaire.

²³ Les travaux de Bernard Rivière sur le décrochage scolaire au collégial mettent en évidence l'impact de l'insuccès scolaire.

²⁴ Ce texte est aussi disponible à la section des publications pédagogiques du site Internet du Cégep de Lévis-Lauzon. <http://www.clevislauzon.qc.ca/>.